

LECTURE POUR TOUS

LE CONGÉ DE VOLTAIRE

(Suite et fin)

— A Paris, j'admirais le nouvel opéra vrai temple de Satan ; aucune église au monde n'a coûté tant de millions.

J'assistai à une séance du Conseil municipal. On vota 10,000 fr. pour ma fête. C'est mesquin, mais ces messieurs n'osèrent, davantage, malgré leurs excellentes intentions.

Un dimanche, je fis le tour des églises, et j'en considérai l'intérieur à travers les vitraux.

— Que vis-tu dans les églises ?

— Trop de monde ; beaucoup de gens instruits, peu de canaille.

— Qu'appelles-tu canaille ?

— J'aurai dû dire du peuple, mais la langue m'a tourné par suite de l'habitude prise de mon vivant. Le peuple donc est devenu voltairien, mais les hommes d'esprit m'abandonnent.

— Pas tous, pas tous, et M. Sa... et M. Ab... ?

— Ceux-là n'ont pas d'esprit de leur cru, ils m'ont maladroitement volé le mien, en étudiant mon procédé.

— Te voilà donc encanaillé, Voltaire.

— J'ai encore pour moi les petits bourgeois de Paris ; ils lisent mes contes. Je contribue ainsi à former le goût de leurs femmes et de leurs filles, et j'ai constaté que Satan me devrait encore bien des recrues pour son empire.

— Des recrues pour te tourmenter, mon très cher ami.

— C'est vrai, et cette pensée gâtait mes impressions. Arouet, me disais-je, cet opéra, ces fêtes, tes statues, tout cela est pour les autres ; toi, l'enfer t'attend. Arouet, Arouet, tu t'es sottement imaginé que tu goûterais quelque joie pendant cette excursion *extra portas inferi*. Tu as emporté l'enfer avec toi.

— Tu ne t'es donc pas amusé ?

— Les occasions n'ont pas manqué, j'ai vu bien des ridicules, mais la plaisanterie se desséchait aussitôt en mon bec ; je n'eus

pas la moindre saillie, même en voyant le fond des farceurs qui mènent les affaires du monde.

Je lisais les journaux. Avec le développement de la presse, l'art de mentir a fait d'étonnants progrès. La franc-maçonnerie proclame que mentir est un devoir pour les ennemis de l'Eglise. L'on ment avec compunction, mon effronterie est dépassée, mes disciples sont des gens sérieux et convaincus qui croiraient pécher contre leur parti s'ils disaient la vérité.

D'un vol rapide, j'ai parcouru la France. Partout les mensonges se répandent à l'aide des journaux d'un sou. L'infâme, encore une fois, verra beau jeu. Cependant, comme je te l'ai dit, il y a de nombreux et vaillants chrétiens qui me donnent du souci. La jeunesse riche est élevée chez les Jésuites, des Universités catholiques prospèrent... Nous aurons aussi nos mauvais jours, ô prince de l'enfer.

Je désirai revoir Ferney.

Je suis encore honoré là-bas par quelques bonnes gens, qui ont oublié que je fus un propriétaire hargneux, dur et processif ; ils ne se souviennent que de mes bienfaits. Par moi, leur village est devenu une petite ville prospère... Cela te fait rire ?

— Je ris de ton sérieux. Si je n'étais Satan, je croirais, en vérité, que ce fut par amour du prochain que tu travaillas à la prospérité de Ferney. J'ai pris mes notes dans le temps, elles sont à ton dossier. Sur l'objet qui nous occupe, elles disent que tu fis du bien à cette commune pour augmenter la valeur de tes terres et par vanité.

— C'est vrai, mais ils ne savent rien, et là aussi j'aurai ma statue.

— Un buste (1), dit-on, dominant le bassin où les vaches s'abreuvent. Pauvres bêtes-condamnées à voir ta face maudite.

— Les hommes se plairont à la regarder. Les Anglais, en passant, envieront ma gloire à la France.

— Le beau bénéfice pour toi. Ne connaîrais-tu pas toute cette gloire pour revivre dans la condition du dernier des crétiens. Que le soleil de la terre est beau ! Te souviens-tu des impressions de ta jeunesse à ce moment de l'année où les fleurs s'ouvrent sur les arbres fruitiers...

— Et vous souvenez-vous, Monsieur de Lucifer que vous fûtes le plus beau des sé-